

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 45

Artikel: Mauvaise langue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222173>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LAUSANNE EN FÊTE

Catherine (Caton, comme on l'appelait dans sa famille) l'épouse du V. D. Ministre Alexandre-Louis Mellet, régent au Collège académique, vivait à Lausanne, à la Cité. C'était une bonne vaudoise : elle aimait bien ses trois fils et sa fille, son village natal — auquel elle était très attachée — et ses contemporains. Elle s'associait joyeusement, — cette femme de pasteur — à toutes les manifestations populaires.

Voici le récit qu'elle fit, à sa sœur, d'une fête qui s'est déroulée à Lausanne, un certain samedi du mois de septembre 1797 :

« Le samedi matin Mlle Bergier vint pour garder la petite pendant que j'allais au marché ; elle dina avec moi et j'invitai madame pour goûter, pour profiter de la bonne crème que j'avois... Ces dames restèrent jusqu'à 8 heures et nous fumes toutes sur la placette où il y avait une jolie fête parce qu'on avait fini de la paver on fit un bouquet qu'on planta au milieu et dessous on avait écrit en grosse lettre vive Monsieur le maire Bergier, cela étoit sur une caisse de carton ou l'on mit une lampe dedans pour la nuit et on pouvoit fort bien lire, on fit un grand rond autour ensuite ariva un violon qui ne resta pas bien longtemps, ensuite on fit un joli feu d'artifice dont M. Liausun Dillens et Bergier étoient les auteurs, nous restames la assés longtemps cela étoit bien drôle, tout notre regret étoit que tu n'y fus pas, cela tauroit amusé, il y avoit beaucoup de monde, on but à la santé de M. le Maire, mais à 10 heures tout le monde étoit réduit tu vois qu'on fut bien sage. »

Eh ! oui, dans ce temps, les Lausannois et leurs jolies compagnes fêtaient et dansaient quand on avait pavé une place... et avec de gros pavés ronds sûrement.

De nos jours, l'autorité municipale établit des rues lisses comme du parquet ; ses ouvriers posent artistiquement sur les places publiques de ravissants morceaux de pierres taillées comme du sucre régulier, et les gracieuses lausannoises passent là-dessus, en frappant de leurs petits talons, la jambe moulée dans un bas couleur de chair — un bas si fin, si fin qu'il n'en restait — l'été dernier — plus que... la chair.

Mais pas une ne songe à illuminer une caisse et à écrire dessus : « Vive Monsieur le municipal Boiceau ! » Vraiment, les lausannoises sont blasées.

N. B. — Le lecteur qui voudrait savoir où était la « Placette » fera bien de s'adresser à M. G. A. Bridel ; celui-ci le renseignera mieux que

Jacques Desbioles.



LO PÈRE SEGNON

STASSE, l'é Fridolin que m'è l'a contaie on dzor que dèvessâi allâ à la tsasse avoué dâi z'auto tsachâo, prâo su po fêre à recaffâ lè lavre po cein que lè manque adi. Et vo djûro que vo la dio quemet m'è la dete ein bèvesseint on verro. Demandâ pî à François de la Peronnaz, âo bin à Diuste de la Bérallaz.

Lo père Segnon que lè cougnessâi tote l'avâi zu la coumanda po menâ on moûno de boû à la cura, vè lo menistre. Fasâi on teimps de la m'etsance : dâi gonflie que vo z'eimpatâvant lè pî, onna cramena à vo tsandzi lè bet de dâi ein sougnon. Einfin quic, on teimps à pas betâ fro sa balla-mère.

Quand lo père Segnon l'arreve vè la cura avoué s'è doû tsevu, l'avâi dètortolli son bounet de pî de tsat avau lè z'orolhie et l'ètai tot justo se on pouvâe lâi vère lo bet dâo nâ. Sé breinnâve su s'è piaute quemet se l'avâi clia maladi que lâi diant la danse de St-Guy, mâ l'ètai de fraî.

Quand l'a zu dètserdzi son boû, lo menistre lâi dit dinse :

— Vo faut veni amont, père Segnon ! Vo bâirà on verro de bon po vo retsâoda on bocon la concheince !

Et lo père Segnon s'è pas fé dere doû coup. Lo menistre lo fâ entrâ dein on pâlo iô lâi avâi tant de biau lâivro que seimbliaive que l'instruchon dèvessâi lâi châtâ contre. Et principalameint onna grôcha Bibllia qu'on arâi djurâ que lâi desâi : « Abram Segnon, que fâ-to ice, t'è que te va jamé âo prîdzo ? » Lo père Segnon l'ètai tot capot quic dedein, Eintôrgounâve son bounet avoué s'è dâi sein rein dere. Mâ quand lo menistre l'a zu fé setâ d'è coûte lo fornet et que l'a zu met onna botolhie su la trâbllia, et doû galé petit verro, galé, galé, mâ gros quemet dâi cretchu de coque, la babelhie lâi è revegnâte.

— Eh bin ! père Segnon, agottâ m'è cein, fâ lo menistre. L'è ma fenna que l'a fête avoué dâi z'herbâdzo que sant digno, et de la tota vilhie li. L'è dâo tot crâno po vo retsâodâ p'è dâi cramene quemet fâ vouâ. Que dite-vo de clli brèvon, père Segnon ?

Lo père Segnon sé relètive lè potte, mâ n'avâi pas accotoumâ dâi verro asse petiout que cein. Je repond dinse :

— Ah ! monsu lo menistre, à respect ! Que lo bon Dieu bènese la brâva dama que l'a fabre-quâ on riquiqui dinse... mâ que lo diâbllio preigne pî clli que l'a einveintâ clliâo verro !

Marc à Louis.

Mauvaise langue. — Guibollard va rendre visite à un avocat connu pour le peu de succès que remportent ses causes.

— J'ai le regret de vous dire, fait le valet de chambre, que Monsieur ne peut vous recevoir, il a défendu sa porte.

Alors Guibollard souriant :

— Autant me dire qu'elle est condamnée !

L'ÉCOLE PRATIQUE DES MARIS

MON ami Courbouillon ne peut pas se consoler de ce que je ne me suis pas encore décidé à prendre femme.

Je ne le rencontre jamais sans qu'il ne prononce devant moi le nom d'une jeune fille de notre connaissance et sans qu'aussitôt il ne m'en énumère et ne m'en vante tous les mérites réels, apparents ou imaginaires.

Puis brusquement, comme si, par un enchaînement naturel des faits, l'évocation de cette jeune fille parfaite faisait naître dans sa pensée des possibilités qu'il déplore de ne pas pouvoir réaliser, il s'écrie aussitôt.

— Tu ne te décideras donc pas à te marier ?

— Eh ! mon cher, lui dis-je, prends patience, un jour viendra où je prendrai mon courage à deux mains et où je ferai comme les camarades.

— Tu perds un temps précieux, ajoute-t-il, tu le regretteras. Le vrai bonheur est dans une union assortie.

Et il me cite tous ceux de nos amis qui ont fait de bons mariages, qui ont contracté une union conforme à leurs goûts et dont le visage maintenant rayonne.

« Ne boude donc pas contre ton cœur » ajoute-t-il, et il me dresse la liste officielle et complète des félicités qu'un mariage intelligent comporte.

— Ah ! si tu savais, le bien-être, la douceur, la joie que l'on éprouve en rentrant le soir dans un coquet petit intérieur où vous attend l'ange dévoué et charmant qui s'est donné la mission de faire en sorte que la terre soit pour vous un véritable paradis terrestre !

Hier soir, il me réédita ses habitudes théoriques et, pour donner sans doute plus de force à ses arguments, pour vaincre mes dernières résistances, pour me faire faire en quelque sorte un court stage à une irrésistible école pratique, il ajouta :

— Viens dîner ce soir avec moi, tu établiras toi-même la différence qui existe entre nos deux existences. Tu verras comment je suis traité pendant que tu te morfonds dans une gargote où la lecture de la carte doit suffire à mettre en déroute l'appétit le plus héroïque.

Courbouillon mit tant d'insistance que je dus me résoudre à l'accompagner.

Par un hasard malencontreux, sa jeune femme venait de rentrer de ses visites au moment où nous entrâmes.

— Ma chérie, lui dit-il, je te présente mon vieux camarade Baladin, dont je t'ai bien souvent parlé.

Mme Courbouillon prit un air pincé et, sans même me regarder, elle balbutia :

— Très flatté.

Alors, le dialogue suivant s'engagea :

— J'ai invité Baladin à dîner.

— Cela te regarde.

— Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Aucun.

— J'aurais peut-être dû t'avertir ?

— La précaution eut été, il me semble, élémentaire.

Courbouillon était embarrassé, intimidé et inquiet. Il balbutia :

— Je serais très heureux, ma chérie, si tu voulais te montrer aimable avec mon camarade.